Jonas Mekas
1922-2019
Perdu perdu perdu

Jean-Christophe Ferrari

Réminiscences d'un voyage en Lituanie de Jonas Mekas

Je ne connais guère de films aussi poignants et libérateurs à la fois que certains documentaires de Jonas Mekas : *Walden* (1969), *Lost Lost Lost* (1976), *As I Was Moving Ahead Occasionally I Saw Brief Glimpses of Beauty* (2000). Autant de titres qui dialoguent – et dialogueront toujours – intimement en moi avec ce que le cinéma américain a produit de plus déchiré, de plus libre, de plus tendre : Nick Ray, John Cassavetes, Jim Jarmusch. De plus cosmique et de plus lyrique aussi : je suis persuadé, par exemple, que *The Tree of Life* de Malick n'aurait pas été possible sans *Walden*. L'œuvre de celui qui filmait sans script s'apparente à un long journal intime où se mêlent séquences de la vie personnelle et scènes de vie glanées au hasard, souvent dans les rues. Télescopages des valeurs de plans, raccords dans l'axe, surimpressions, iridescences de la pellicule, voix vibrantes de tristesse, montage saccadé, les « *Diaries, notes and sketches* » de Mekas semblent accueillir l'intégralité du vivant et remettent en mouvement – le mouvement poétique de la pensée – un réel privé de sa sève par nos comportements routiniers, par nos perceptions aplanies. Surtout le réalisateur de *Réminiscences d'un voyage en Lituanie* (1972) aura confronté avec passion sa condition d'exilé (en 1944, il fuit avec son frère Adolfas la Lituanie occupée par l'armée allemande) avec les paysages américains ; ses films intériorisant, métabolisant, cette question : comment trouver un séjour quand on est condamné à l'exode ? Comment habiter un monde qui ne fait plus monde ? Question de la politique. Question de la poésie. Question de la pensée. Et, désormais, question du cinéma.

Question de la critique aussi car, il faut le rappeler, Jonas Mekas fut un grand critique de cinéma. Ses écrits ne révèlent sans doute pas un grand théoricien mais une plume intuitive, frémissante, hardie, dégagée. Une écriture qui, elle aussi, met en mouvement. Bien plus que tous les écrits confortables, pépères, satisfaits, secrètement moralisateurs ou étranglés de bon sens qui, peuplant les revues culturelles, nous passent hélas tous les jours entre les mains. À ce titre, il faut absolument lire (ou relire) le *Movie Journal*, publié par Marest l'an dernier. Le livre regroupe certains des textes publiés par Mekas dans le *Village Voice* entre 1958 et 1971. Je recommande, par exemple, à quiconque veut écrire sur le cinéma, d'étudier la critique de *Chelsea Girls*, publiée le 29 septembre 1966. Et de savourer jusqu'à se les incorporer les pages sur Marlon Brando et James Dean : « le nouvel homme américain, perdu et chancelant, dans une quête permanente, fragile, avançant à l'aveuglette dans un paysage moral incertain, résiste à toute façon préconçue, préméditée, dans une création qui commencerait par une idée claire de ce que l'on veut parce qu'il sait que presque tout ce que nous savons est faux ». Mais c'est à chaque page la même grâce, la même inspiration, la même allégresse, le même engagement. Et cela, quel que soit le sujet : Kurosawa, Cassavetes, Menken, Monroe, Clarke, Ford, Cornell, Warhol, Brakhage, Anger, Bresson ou Dreyer. Et, bien sûr, *Flaming Creatures* de Jack Smith et *Un chant d'amour* de Jean Genet, deux films que Mekas prit la décision de projeter. Ce qui lui valut de connaître la prison. Expérience qui le poussa à créer, en 1970, l'Anthology Film Archives, une cinémathèque regroupant de nombreux films expérimentaux et avant-gardistes. C'est ainsi que ce contemporain d'Allen Ginsberg et du Velvet Underground devint, outre un grand cinéaste, un passeur essentiel. ■